

Phénomènes émergents liés à l'usage de drogues en France en 2001

Tendances présente, pour la troisième année consécutive, une synthèse des données et des résultats issus du fonctionnement du dispositif TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) de l'OFDT (Observatoire français des drogues et des toxicomanies) mis en place dans le cadre du plan triennal adopté par le gouvernement le 15 juin 1999. Ce dispositif vise à identifier et décrire dans des délais les plus courts possibles les phénomènes émergents liés aux drogues (à l'exclusion du tabac et de l'alcool quand ils ne sont pas associés à l'usage d'une substance illicite). La mise en lumière de ces phénomènes doit permettre une réflexion objective, à plusieurs niveaux, sur les nécessités d'adaptation des comportements et des actions de chacun pour diminuer les dommages possibles. Il doit permettre en outre d'adapter la politique publique.

Les deux espaces principaux d'observation sont l'espace urbain et l'espace festif techno. *La plupart des phénomènes présentés ici ne sont que peu ou pas quantifiables à l'échelle de la population générale.* Le choix d'observation continue de ces espaces et des personnes qui y évoluent permet la mise en évidence précoce d'évolutions ou de phénomènes (positifs ou négatifs) ne concernant souvent qu'un nombre réduit d'individus. *La focalisation des observations ne doit pas faire perdre de vue au lecteur les effectifs souvent réduits des populations observées.* C'est pourquoi figure au début des chapitres consacrés aux « produits » et aux « usagers » un rappel des tendances générales sur l'usage de drogues illicites en France (voir *Drogues et dépendances : indicateurs et tendances*, édition 2002, OFDT), afin de permettre une meilleure mise en perspective des évolutions ou des phénomènes détectés et décrits par le dispositif TREND en 2001. L'espace urbain couvre essentiellement le dispositif des structures d'accueil dites « de bas seuil » (boutiques et programmes d'échange de seringues), les centres de soins et les lieux « ouverts » (rue, squatt, etc.) fréquentés par les usagers d'opiacés et de cocaïne. L'espace festif techno correspond aux lieux où se déroulent des événements festifs de culture « techno », quel que soit le type d'événement. Le choix de ce dernier espace a été guidé notamment par la disponibilité de nombre de ces acteurs, impliqués pour la plupart dans des stratégies de prévention, à une observation objective de ce milieu. Dans ce cas, le

champ réel d'observation est celui des consommateurs de drogues illicites fréquentant l'espace festif techno au sein duquel on rencontre également des non-consommateurs. Cette remarque devra être mise en perspective avec les observations qui seront exposées tout le long du rapport afin de ne pas commettre d'interprétation erronée associant espace festif techno et consommation de drogues.

Les consommations et les produits

Rappel sur les consommations en population générale

L'expérimentation (usage au moins une fois dans la vie), et plus encore la consommation actuelle (usage au cours des 12 derniers mois), de *drogues illicites* est marginale, à l'exception du cannabis, dont la consommation s'est largement développée pendant les années quatre-vingt-dix : un Français sur cinq l'a déjà expérimenté. Les autres produits ne concernent qu'une faible part de la population. Il semble toutefois que la tendance générale soit à la hausse (en particulier pour la cocaïne et le couple amphétamines-ecstasy), à l'exception de l'héroïne.

La consommation de drogues illicites touche avant tout les *jeunes*. La moitié des jeunes à l'âge de 18 ans et plus d'un tiers des 18-44 ans ont déjà consommé du cannabis au moins une fois au cours de la vie. Cette proportion d'expérimentateurs décroît avec l'âge ; elle n'atteint plus que 2,5 % des 55-75 ans. S'agissant des consommations à la fin de l'adolescence (tableau page suivante), telles qu'elles sont mesurées par l'enquête ESCAPAD (réalisée auprès de 12512 jeunes de 18 ans lors de la Journée d'appel à la défense), les niveaux observés en 2001 sont similaires à ceux de 2000. En dehors de l'alcool, du tabac, du cannabis et des médicaments psychotropes, on observe que les produits à inhaler, le poppers et l'ecstasy sont expérimentés par 5 à 6 % des garçons et environ 3 % des filles.

L'expérimentation de drogues illicites est un comportement nettement plus *masculin* que féminin. À l'exception des amphétamines, pour lesquelles la différence selon le sexe n'est pas significative, les hommes sont, pour toutes les drogues illicites, deux à trois fois plus nombreux que les femmes à en avoir déjà consommé au cours de leur vie.

Fréquence en pourcentage de l'expérimentation de drogues illicites chez les 18 ans, 18-75 ans, les 18-25 ans et les 26-44 ans en 2000, par âge

	18 ans* garçons	18 ans* filles	18-75 ans**	18-25 ans**	26-44 ans**
Cannabis	55,7	45,2	21,6	46,8	31,7
Colles et solvants volatils	5,8	3,7	2,7	5,7	4,0
Cocaïne	2,5	1,3	1,5	2,2	2,5
LSD	2,3	1,3	1,5	2,9	2,3
Amphétamines	2,5	1,2	1,4	1,6	1,8
Ecstasy	5,0	2,7	0,8	2,8	0,9
Héroïne	1,0	0,8	0,7	0,9	1,2
Champignons hallucinogènes	6,9	2,5	0,4	0,6	0,5
Opium, morphine	-	-	0,3	0,1	0,3
Poppers	5,7	3,4	0,1	0,1	0,2

Source*: ESCAPAD 2001 (OFDT)

Source**: Baromètre Santé 2000, CFES, exploitation OFDT

Résultats TREND

Les produits

Les opiacés

Les observations issues du réseau des sites (voir repères méthodologiques) rapportent l'émergence, dans l'espace urbain, d'usagers d'héroïne ayant un profil sensiblement différent de celui de l'héroïnomanie traditionnelle. Ces usagers seraient dans l'ensemble plus jeunes et moins marginalisés socialement. Les usagers d'héroïne, qui consomment depuis moins de 5 ans, s'injectent moins mais sniffent et inhalent plus que les plus anciens.

Dans l'espace festif techno, la consommation d'héroïne progresse sensiblement mais reste très minoritaire. L'héroïne conserve, en effet, une image de produit tabou. Les usagers ont surtout recours au sniff ou à l'inhalation ; l'injection demeure rare.

La majorité des usagers de buprénorphine haut dosage (Subutex®) observés au sein de l'espace urbain serait traitée dans le cadre d'un protocole médical. Néanmoins, ce produit est de plus en plus disponible sur le marché noir et son prix y est en baisse par rapport à l'année précédente. Son image auprès des usagers se dégrade par rapport aux deux années d'observation précédentes. Des éléments concordants issus de différentes sources d'information confirment l'existence d'usagers d'opiacés ayant initié leur consommation d'opiacés par la buprénorphine haut dosage.

La méthadone conserve une bonne image auprès des usagers. Elle est le plus souvent prescrite dans le cadre d'un protocole médical. L'étude des données de la CNAMTS, sur cinq des dix sites métropolitains de TREND, montre des différences d'accès selon le lieu, le sexe et l'âge. Les femmes et les personnes de plus de 30 ans ont une probabilité plus élevée d'être traitées par méthadone que par buprénorphine haut dosage que les hommes ou les moins de trente ans.

Les stimulants

L'augmentation, de la fréquence de l'usage de cocaïne tant dans l'espace urbain que dans l'espace festif est confirmée. Son prix est en diminution par rapport à l'année 2000. La cocaïne et

le crack continuent leur diffusion au sein de ces deux espaces. Cette diffusion entraîne une hétérogénéité croissante du profil des consommateurs. Les usagers récents de cocaïne utiliseraient des modes d'administration différents : ils s'injecteraient moins, snifferaient et inhaleraient davantage que les plus anciens.

La forme fumable de la cocaïne (dénommée crack ou free-base) est observée sur un nombre croissant de sites tant dans l'espace urbain que dans l'espace festif. La dénomination « crack » est essentiellement utilisée à Paris, en Guyane et aux Antilles.

Dans l'espace urbain, la consommation d'ecstasy et d'amphétamines est de plus en plus fréquente. Elle est majoritairement occasionnelle. Elle concerne une population plutôt jeune et très diversifiée (de l'utilisateur de la structure de bas seuil à la personne « intégrée »). Ce constat traduit une porosité croissante entre l'espace festif et l'espace urbain pour la consommation de produits.

Selon SINTES (voir repères méthodologiques) et les observateurs de terrain, les prix des comprimés et des échantillons de poudre d'ecstasy sont en diminution. Le taux de MDMA par comprimé (63 mg) est également en diminution en 2001. La diversité des logos augmente (plus de 200 dans SINTES en 2001). Un logo n'est pas la garantie d'une composition. En 2001 et début 2002, la PMA (para-méthoxyamphétamine), le DXM (Dextrométhorphan (antitussif opiacé)) et la tilé-tamine (anesthésique vétérinaire) ont été identifiés pour la première fois au sein de SINTES.

Les hallucinogènes

On observe, au sein de l'espace urbain, une augmentation de la consommation de produits hallucinogènes (LSD et kétamine). Cela ne concernerait encore qu'un public restreint plutôt jeune, fortement polyconsommateur. Il s'agit pour l'essentiel d'usages occasionnels.

Dans l'espace festif, la situation diffère selon les produits. On ne repère pas de modification par rapport à l'année précédente pour le LSD, les champignons et le GHB. La consommation de kétamine s'étend à de nouvelles régions tout en étant moins présente dans celles où elle était déjà signalée.

L'usage de protoxyde d'azote devient rare. Cette évolution est rapportée sur tous les sites et serait liée, en particulier, à l'action des organisateurs d'événements festifs techno.

La demande de substances hallucinogènes d'origine naturelle connues (champignons) ou nouvelles (*Salvia divinorum*, *ayahuasca*) serait en augmentation. Ce phénomène serait lié à la crainte des effets non désirés des drogues de synthèse, conséquence partielle des campagnes de prévention et, inversement, à l'image « saine » des produits d'origine naturelle.

Les médicaments psychotropes

Le flunitrazépam (Rohypno®), dont plusieurs sites signalent une légère diminution de la disponibilité, demeure le médicament psychotrope le plus détourné de son usage dans l'espace urbain. Il existe un glissement de l'approvisionnement de la prescription vers le marché parallèle. Le nombre global d'usagers semble diminuer. Une investigation en cours (14 entretiens à ce jour) identifie trois principaux profils d'usagers : les passifs, les polyconsommateurs, les occasionnels. Les « passifs » sont inclus dans un protocole de traitement de substitution et respectent leurs prescriptions médicales. Les « polyconsommateurs » sont des personnes qui consomment quotidiennement des benzodiazépines non prescrites. Les « occasionnels » sont des personnes qui consomment ponctuellement des benzodiazépines. Elles sont généralement sous traitement de substitution. Le Rohypno® peut-être utilisé comme sédatif, comme désinhibiteur ou enfin comme « démultiplicateur » de l'effet d'un autre produit.

Le trihexyphénidyle (Artane®) reste un produit peu utilisé. Outre les sites de Paris et de l'île de la Réunion où il existait déjà une tradition d'usage, on signale un début de consommation sur certains sites.

L'espace festif apparaît peu touché par le détournement de médicaments psychotropes. Seul le site de Paris signale une consommation d'alprazolam (Xanax®) et de bromazépam (Lexomil®) dans le but de gérer la descente de cocaïne notamment.

Les usagers

La plupart des données relatives aux usagers de drogues collectées par le dispositif TREND, enquêtes spécifiques conduites par le dispositif ou données issues des différents dispositifs sanitaires, concernent les personnes évoluant dans l'espace urbain, celles qui fréquentent les centres de soins et les structures de « bas seuil ». On ne dispose actuellement que de peu de données sur les usagers qui évoluent dans l'espace festif.

Rappel des données générales

Il est nécessaire de clairement différencier les « consommateurs de drogues illicites », principalement concernés par une consommation de type récréative, et les « consommateurs de drogues illicites à problèmes », susceptibles de subir des dommages importants sur les plans sanitaire, social ou pénal. Ces derniers sont principalement liés aux consommations d'opiacés et de cocaïne. L'OFDT donne une fourchette d'estimations de 150 000 à 180 000 usagers d'opiacés ou de cocaïne à problèmes.

Les conséquences problématiques des usages de drogues illicites sont largement dues à la consommation d'héroïne, qui demeure le principal produit à l'origine des prises en charge sanitaires et sociales d'usagers de drogues illicites, même si les usagers concernés sont très souvent polyconsommateurs, associant notamment la cocaïne, les benzodiazépines et l'alcool.

La très grande majorité des usagers d'opiacés pris en charge a déjà utilisé la *voie intraveineuse* (73 %). L'utilisation de ce mode d'administration est néanmoins en régression.

La mise en place des *traitements de substitution* et leur rapide montée en charge, au milieu des années 1990, a profondément modifié la prise en charge des usagers d'opiacés. Aujourd'hui, beaucoup d'entre eux suivent des traitements de substitution. Début 2001, on estime à 84 000 le nombre d'usagers d'opiacés sous traitement de substitution, la buprénorphine (74 000) étant plus souvent prescrite que la méthadone (10 000).

Nos connaissances actuelles ne permettent pas d'établir un état des lieux complet sur la morbidité et la mortalité des consommateurs de drogues illicites à problèmes. Si la mortalité liée à l'usage des drogues illicites et l'infection par le VIH et les hépatites sont bien documentées, les autres domaines ne sont actuellement pas décrits. Ainsi, il est impossible de déterminer une tendance sur l'évolution de la comorbidité psychiatrique des toxicomanes alors que l'on peut en supposer l'importance.

La *prévalence déclarée du VIH* pour les usagers injecteurs poursuit la baisse entamée au début des années 1990 : 16 % en 1999 contre 23 % en 1994. En revanche, la *prévalence déclarée du VHC* pour les usagers injecteurs augmente et atteint un niveau très élevé : 63 % en 1999 contre 51 % en 1994.

Le nombre de *décès liés à l'usage de drogues*, repérés par le système sanitaire ou par les services de police, a fortement diminué depuis 1994. Ainsi, le nombre de décès par surdose constatés par la police a été divisé par près de cinq entre 1994 (564 décès) et 2000 (120 décès). La part de ces décès liés à l'héroïne diminue mais reste encore majoritaire (6 sur 10).

Les évolutions positives constatées dans la seconde moitié des années 1990 sont à mettre en rapport avec la forte augmentation du nombre d'usagers sous traitement de substitution, l'amélioration de l'accessibilité au matériel d'injection et la diminution des pratiques d'injection intraveineuse durant la même période.

Les usagers de l'espace urbain

Les usagers observés au sein de l'espace urbain sont principalement des hommes jeunes aux conditions de vie difficiles (ressources, logement et couverture sociale). Parmi eux, une majorité a consommé plusieurs produits au cours du dernier mois. Des consommations importantes d'alcool, de plus de dix verres par jour, sont très fréquentes (plus de 27 %).

Plusieurs sources concordent pour indiquer une diminution globale, en France, de l'usage de la voie injectable par les usagers de drogues de l'espace urbain en 2001. Cela permet de penser qu'une partie importante de la baisse concomitante de la consommation de seringues est liée à cette modification des pratiques. Parmi les jeunes usagers (moins de 25 ans), la prévalence déclarée du VIH est basse (2 %), celle du VHC reste élevée (30 %). Elles sont toutefois nettement inférieures à celles des usagers plus âgés. Cette évolution positive ne saurait faire perdre de vue que la pratique de l'injection reste dominante. La diversification, au sein de l'espace urbain, des modalités d'administration des produits se ferait essentiellement au profit du sniff et de l'inhalation. Elle serait la résultante de la conjonction de plusieurs facteurs :

- L'impact des actions et des messages de réduction des risques réalisés par les pouvoirs publics ou par les associations investies dans le champ : l'injection serait une pratique moins « valorisée » qu'auparavant. La perception du risque de contamination par les virus du sida ou des hépatites B et C lié à l'injection et la stigmatisation de la seringue ont incité une partie des usagers injecteurs à diminuer ou à abandonner l'injection.
- La plus grande accessibilité des traitements de substitution a libéré au moins une partie des usagers d'opiacés des contraintes de l'injection.
- La culture techno promeut essentiellement des modes d'administration non injectables, notamment le sniff et dans une moindre mesure l'inhalation. Son influence s'élargissant, tant parmi les jeunes qu'au-delà de l'espace festif techno, elle peut influencer les nouveaux consommateurs de produits et les consommateurs de l'espace urbain.

Les infections virales demeurent les pathologies les plus souvent diagnostiquées chez les toxicomanes pris en charge par les médecins généralistes. En 2001, parmi les usagers des structures de bas seuil, la plupart des personnes déclarent avoir réalisé un test de dépistage pour le VIH (82 %), pour le VHC (70 %) et pour le VHB (64 %). Parmi les usagers ayant pratiqué un dépistage et connaissant leurs résultats la prévalence déclarée est de 14 % pour le VIH, de 49 % pour le VHC et de 18 % pour le VHB.

Les problèmes sanitaires liés à l'usage observé en 2001 semblent essentiellement en lien avec des conditions de vie précaires (tuberculose, dermatose, pneumopathies), la pratique de l'injection (infections virales, manifestations dermatologiques) et à la prise de produits (manifestations psychiatriques aiguës ou chroniques).

Les usagers de l'espace festif

On ne note pas de changement notable par rapport aux années précédentes du profil des usagers de l'espace festif. Plus spécifiquement, l'enquête ESCAPAD a mis en évidence la corrélation entre la polyconsommation d'alcool, de tabac et

de cannabis d'un côté, et la fréquence des sorties au cours de l'année de l'autre, qu'elles soient musicales ou non. C'est l'usager au profil de sortie caractérisé par une fréquentation intensive des fêtes techno et des discothèques qui s'avère le plus consommateur, surtout des substances synthétiques (ecstasy, amphétamines et LSD).

Le sniff et l'inhalation demeurent les modes d'administration dominants au sein de l'espace festif techno, loin devant l'injection, qui demeure une pratique nettement minoritaire, voire marginale.

Des problèmes de saignements de nez, des nécroses nasales et des cas d'inflammation des muqueuses sont rapportés du fait du développement du sniff dans cet espace. L'observation de troubles de type psychiatrique chez les consommateurs de drogues de synthèse est de plus en plus fréquemment rapportée.

Conclusion

Cinq tendances se dégagent de cette année de fonctionnement du dispositif TREND :

- L'augmentation de la disponibilité et de l'usage de cocaïne, dans la continuité des années précédentes, tant dans l'espace festif que dans l'espace urbain. Cela se traduit par une baisse du prix de cette substance et une hétérogénéité croissante des usagers ;
- La diminution, confirmée par plusieurs sources, du recours à la voie injectable parmi les usagers de l'espace urbain au profit du sniff et de l'inhalation ;
- La présence de la consommation de Kétamine sur la plupart des sites d'observation de l'espace festif et l'existence d'un usage par une fraction minoritaire mais non négligeable des personnes fréquentant les structures de bas seuil ;
- La diminution de la disponibilité et de l'usage de flunitrazépam (Rohypnol®) consécutive au nouveau cadre réglementaire de prescription. Toutefois, le Rohypnol® demeure encore le médicament psychotrope le plus détourné de son usage ;
- Le développement de la consommation d'ecstasy dans l'espace urbain. Parmi les produits de synthèse collectés, la MDMA est la molécule la plus souvent retrouvée (80 % des échantillons sous forme de comprimés). À noter, la fréquence (9 % des échantillons contenus dans la base SINTES) et l'éventail (une centaine de spécialités) non négligeables des substances médicamenteuses.

**Pierre-Yves Bello, Abdalla Toufik,
Michel Gandilhon et Isabelle Giraudon ■**

► Repères méthodologiques

Le dispositif TREND

Le dispositif de collecte s'appuie sur des outils propres de collecte, des investigations spécifiques et des systèmes d'information partenaires. Les outils propres de collecte sont le réseau des treize sites, le système SINTES (analyses pharmacologiques de drogues de synthèse) et la veille média (analyse de contenu de médias jeunes adultes). Les investigations spécifiques portent sur l'approfondissement d'une problématique particulière ou l'investigation d'une population. Cette année, le milieu festif rock et le milieu professionnel ont été investigués tandis que des approfondissements étaient réalisés sur les nouveaux usagers d'héroïne et les usagers de

flunitrazépam (Rohypnol®). Les systèmes d'informations partenaires sont l'enquête OPPIDUM (Observation des produits psychotropes ou détournés de leur utilisation médicamenteuse) des CEIP (description annuelle des usagers de CSST principalement), le système SIAMOIS (Système d'information sur l'accessibilité au matériel officinal d'injection et à la substitution) de l'InVS (évolution des ventes de matériel d'injection et de produits de substitution), l'enquête ESCAPAD de l'OFDT (description annuelle consommations chez les jeunes de dix-huit ans) et l'observation des produits de substitution par la CNAMTS (Caisse nationale d'assurance maladie des travailleurs salariés) et l'OFDT.

Résultats du système SINTES

En 2001, 1 876 échantillons ont été collectés soit à peu près la même quantité qu'en 2000 (1 872, voir le tableau synthétique ci-dessous). La MDMA est la molécule la plus souvent retrouvée dans les échantillons de la base SINTES. Elle est présente dans 80 % des échantillons sous forme de comprimés.

Les produits présentés comme des drogues de synthèse contiennent le plus souvent des molécules de la famille des amphétaminiques. C'est le cas de plus des trois quarts des échantillons collectés et saisis en 2001.

Les médicaments sont fréquents (9 %) et se diversifient de plus en plus. Une centaine de spécialités médicamenteuses différentes ont été identifiées depuis la mise en place du système de surveillance.

L'absence de principe actif n'est pas rare. En effet, un échantillon sur huit n'en contient pas.

Pour la première fois des informations qui restent à confirmer sur la disponibilité restreinte, en France, de substances vendues sous les appellations d'ice et de yaba (dérivés amphétaminiques) ont été rapportées. La consommation rapportée semble cantonnée à un milieu, très minoritaire de l'espace festif.

► Pour en savoir plus

BELLO (P.-Y.), TOUFIK (A.), GANDILHON (M.), GIRAUDON (I.), *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2001 – Rapport Trend, Tome I*, OFDT, juin 2002.

Le réseau des sites Trend, *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2001 – Rapports locaux des sites Trend, Tome II*, OFDT, juin 2002.

*Vous pouvez consulter cette publication sur Internet (<http://www.drogues.gouv.fr>, rubrique : « Pour en savoir plus/synthèses et dossiers thématiques »)
An english version of this publication will be available soon on Web at this URL : <http://www.drogues.gouv.uk/index.html> (professional knowledgespecific themes)*

Tendances

Directeur de la publication : Jean-Michel Costes ■ Comité de rédaction : Claude Faugeron, Claude Got, Roger Henrion, Monique Kaminski, Pierre Kopp, France Lert, Thomas Rouault, Marc Valleur ■ Rédaction : Julie-Émilie Adès, François Beck, Pierre-Yves Bello, Hassan Berber, Cécile Brossard, Thierry Delprat, Cristina Diaz-Gomez, Michel Gandilhon, Isabelle Giraudon, Alain Labrousse, Stéphane Legleye, Dominique Lopez, Hélène Martineau, Alexandra Morotte, Carine Mutatayi, Ivana Obradovic, Christophe Palle, Patrick Peretti-Watel, Abdalla Toufik, Laure Vaissade ■ Secrétariat de rédaction : Thierry Delprat ■ Maquettiste : Frédérique Million ■ Documentation : Anne de l'Épervier et Laurence Callard ■ Impression : Imprimerie Pairault-Cassegrain — 18 rue Blaise Pascal — BP 74 -79 003 Niort ■ ISSN 12956910 ■ Dépôt légal à parution ■

